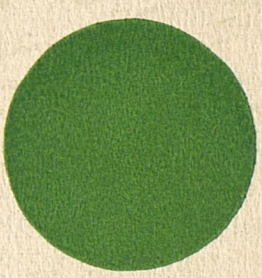
ODILON-JEAN PÉRIER

# NOTRE MÈRE LA VILLE

## POÈMES
## 1921-1922



Editions du « Disque Vert »
PARIS - BRUXELLES

MLP 245

A Robert Goffin
tibi faune
O J Périer

# NOTRE MÈRE
# LA VILLE

MUSÉE DE LA LITTÉRATURE

## DU MÊME AUTEUR :

*LE COMBAT DE LA NEIGE ET DU POÈTE*

Poème dédié à un ami 1920 — Hors commerce

*LA VERTU PAR LE CHANT*

Poèmes Oscar Lamberty — 1921

ODILON-JEAN PÉRIER

# NOTRE MÈRE LA VILLE

## POÈMES
## 1921-1922

Editions du « Disque Vert »
PARIS - BRUXELLES

JUSTIFICATION DU TIRAGE

# O=J. P.

Limité à 20 exemplaires (1-20) sur papier de Rives, ornés d'un portrait de l'auteur par lui-même Et 400 (20-400) sur papier d'édition dont les 100 premiers hors commerce, cet ouvrage fut achevé d'imprimer sur les presses de l'Imprimerie Industrielle et Financière, à Bruxelles, le 15 août 1922. Le présent exemplaire est justifié :

# DÉDICACE
## DU POÈTE A SES AMIS

*« Nous ne sommes que deux ou trois hommes*
*Libres de tous liens*
*Donnons-nous la main »*

*Guillaume Appollinaire.*

# Dédicace

## du poète à ses amis

*Enfants du monde nous fûmes quatre dans cette ville peut-être enchantée.*
*Mais trop de maisons lumineuses*
*Comme des cages,*
*Trop d'avenues où lamente la prodigieuse pluie,*
*Une beauté trop fourmillante*
*Nous blessant*
*Nos anges gardiens qui étaient de petites filles*
*S'assirent devant les parcs publics,*
*Paradis creux.*
*— Nous y attendrons la vieillesse.*

*— Toi, l'homme des collines!*
*Plusieurs jardins glacés te distinguent de nous :*
*Tu existes,*
*Seul,*
*Avec une chatte et une théière.*
*Tu connais les ruses du silence et la règle de jeux perdus.*
*— Ne l'interrogez pas, il ment par politesse.*
*En secret je le nomme : véridique.*

*Toi, l'homme des champs!*
*Mène-nous à l'école :*
*Elle est solitude en plein air, louange du temps, délivrances.*
*Merci, Merci, toute vérité est ironique,*
*— Enseignes-tu.*
*Homme nu, charmeur d'animaux...*
*— En secret je le nomme : Faune.*

*Toi, l'homme des faubourgs !*
*Ronge la vie comme un ver à soie les mûriers,*
*Vieux papillon ! — Tu aimes trop les hommes vides :*
*Ils rendront amer ton vin pur,*
*— O sage fabricant de bombes*
*Es-tu seul à te dire sage ?*
*— En secret je le nomme : abeille.*

*Ah mes amis, fils de la ville, notre mère est ingrate et faible,*
*Toute jeune, — toute jeune...*
*Qu'y a-t-il de moins raisonnable que notre grande amitié ?*
*Heureusement,*
*Promenons-nous par le Monde :*
*Tous les lauriers sont cueillis.*
*Chantons, taisons-nous, sourions, tenons des discours anarchistes.*
*Mouvement, méditation : marées.*
*Il n'y a plus de providence*
*Il n'y a plus de beaux projets réalisables*
*Il y a le Bonheur à prendre dans ses bras.*

*Faisons naufrage.*
*Car nous portons autour du corps,*
*Bouées,*
*Les bruits et le silence,*
*La vie et le sommeil,*
*Les multitudes*
*Et la solitude*
*Des villes.*

Bruxelles, 2 février 1921.

*« J'ai des souvenirs de villes comme on a des souvenirs d'Amour. »*

*Valery LARBAUD*
*(Barnabooth)*

# I

# La source

## (UN CONSEIL POUR L'AUTOMNE)

Grenier, forte saison,
Octobre aux belles pommes
Nous te respirerons
Comme une venaison.

Couleurs, silence — Automne
Bercez mes passions :
Mais que n'apportez-vous, même impures, aux hommes
Ces larmes monotones ?

Bois : cette eau solitaire
Cet or silencieux.
— Quelle santé légère
Te soulève, t'éclaire !

— Mais que tu te sens mieux
Un homme, et sur la terre,
Ayant bu dans tes mains, ayant ouvert les yeux
— Ayant touché à Dieu.

# La Source

## (Un conseil pour l'automne)

Cruelle, forte saison,
Octobre aux belles pommes
Nous te respirerons
Comme une venaison.

Coulevrs, silence — Autorque
Berrez mes passions :
Mais que n'apprêtez-vous, même impures, aux hommes
Ces larmes monotones ?

Bois : cette eau solitaire
Ont ce silencieux.
— Quelle aisselle légère
Te soulève, l'écluse !

— Mais que la te sens mieux
Un homme, et sur la terre,
Ayant bu dans tes mains, ayant ouvert les yeux
— Ayant touché à Dieu.

# Chute

Ah ! berce un peu ce faux désastre...
Ces chutes nous les acclamons !
Ton genou brisé touche un arbre,
Il lui pardonne son orgueil.

— Mais veux-tu donc un autre cri ?
— Mais cherchons-nous un autre monde
Où le bonheur se casse et tombe
Sous maintes gloires entêtées.

Mon ami, semblable aux orages,
Se gonfle de joie et de sang.

— Cessez cet hymne qui m'outrage !
Je ne suis pas un prisonnier.

# Les poètes sont en paix

*Midi*

Comme une table de marbre
Toute flamme et tout désir,
Comme de l'or dans un arbre,
Secoué par le plaisir,

Rions ! Si la poésie
Renaît ce soir de mon sang :
C'est le ciel qui s'y allie
Par ce sanglot déchirant.

*Sept heures*

Le ciel et de pauvres maisons
S'ouvrent au fond de ma fenêtre.
— Divinités de la saison
Ce sont des figures de neige.

Or tout s'est tu pour me tenter :
Ma voix n'est pas assez limpide.

— Dieu vous a dit la vérité ;
Comme son poète est paisible...

*Minuit, ailleurs*

Oui. La sagesse tient
Dans une de vos mains
— Mais qu'allez-vous en faire ?

— Je suis son colombier.
Elle aime à se poser
Dans une vie légère.

Philosophie, oiseau
Des lauriers, tente l'eau
Méditante tranquille
Où l'âme est immobile,
— Comme un poète enfant
Caresse en s'y berçant
Quelque ombre élyséenne.

Plumages plein de jour !
Visages de l'amour !
Colombes léthéennes !

Sagesse, Poésie,
Me quittez-vous encor ?

— Plus graves que la Vie.
Plus pures que la Mort.

# Le sage humilié

J'ai abîmé l'enfant de votre cœur
(Y fallait-il cette présence triste ?)
Mais, évadé, sourire sans grandeur,
Comment prouver que tout ce Monde existe ?

— Et toi, mon corps, enfant que j'abandonne
Par tous tes sens tu montres des désirs !
— Et toi, Sagesse, un poète s'étonne
Que pour si peu l'on vienne t'endormir.

Si Dieu est mort dans les hommes qui rient,
Nécessité, tu protèges nos arts.

Tant pis ! Je suis enchanté de ma Vie,
— Et je m'étire au milieu du brouillard.

# J'ai bu du rhum

Joie ardente, corps nouveau
Hors des vagues de la danse
Vive enfin ta violence
Ton orgueil et tes sursauts !

Ah, mon plaisir ! il te faut
Adorer avec silence,
Tout cet été qui s'élance
Qui s'épuise dans les eaux !

C'est le rôle de ma vie :
Miracle ! Je simplifie
Jusqu'aux songes de l'Ether,

Et d'une cîme enflammée
Voici ma terre sacrée
Belle comme un œil ouvert !

# Mon corps

Corps violent, redoutable, honteux,
Corps de poète habitué aux larmes,
Qui te secoue ainsi, qui te désarme?
(Bruxelles dort orné de mille feux)

Dans le pays de la bonne souffrance
(Rappelle-toi cette maison des champs)
Archange infirme ivre de ton silence,
N'attendais-tu qu'un amour plus pressant?

On connait bien le gouffre ou je me penche,
La Muse morte y couche entre ses dieux.

Regardez tous (c'est une page blanche)
Et enterrez les poètes chez eux.

# Art poétique

Je fis ce masque pour mes frères
Avec l'or que j'avais volé
(Dieu des chanteurs, ami sévère)
A ma vieille sincérité.

Que leurs dédains m'ont réjoui !

— Toute ma vie agenouillée.
Un dieu s'y est épanoui
Comme une rivière emportée.

On peut revivre ! On peut se taire...

O éternité sans recours
Selon ta flamme solitaire
Ma lyre a dit ce mot d'amour.

# Découverte de l'évidence

La vie est simple. Je dis
Que nous ignorons sa grâce,
Masque transparent, visage
Ridicule, tu souris.

Toi, frère des champs, merci :
La vie est à ton image.
Parle donc, pour être un sage.
Soyons plus forts que l'ennui.

J'enferme les vieilles Muses,
Car ces filles ont des ruses
Terribles et sans beauté.

Vite en cage ! — Moi, j'existe
Et je vois avec fierté
Qu'on ne saurait être triste

Aux Jardins que j'ai plantés.

*« Porte un toast au silence et souffle sur ton feu ;*
*Renflamme ton amour à la dernière braise. »*

*André SALMON*
*(Le Manuscrit trouvé dans un chapeau.)*

# II

# Cantique
## DE L'ENFANT PRODIGUE

Ah, dans le soir ou je plonge
Recueillès-je assez de feu
Pour alimenter un songe
Qui se passe d'être Dieu ?
O Douleur tu me contentes
Sinon pourquoi cette attente
D'un miracle extérieur ?
Dis, c'est ton sang que tu pries !
— Où vas-tu chercher la vie ?
Vois : cette main sur ton cœur.

Cher démon, fidèle Muse,
Me laisses-tu pour longtemps ?
— Parfois un arbre, qu'abusent
Plusieurs jours de faux Printemps
Verdoie ou fleurit, candide,
Et formant des fruits limpides
Aussitôt les voit geler.
— Ainsi, que cette ode vive !
Oui, ma récolte est hâtive,
— Mais puis-je ne plus chanter ?

Vais-je fendre seul enfin,
Muse, un hiver si tragique ?
Non ! rends-moi comme du vin
Tes baisers philosophiques !
Viens encore à mon secours !
— Temps, précipite ton cours ;

Nuit, sois encore plus amère :
Que la marche de mon dieu
Que sa bouche, que ses yeux,
Me soient des coups de lumière.

Quelqu'un me dit : " Fais au jour
Libation de ces cendres
De ton esclave, l'amour,
Tu as bien mieux à apprendre ! "
— Et si j'échappe une nuit
A ce sort — à cet ennui —
Chrysalide résistante,
Salut ! à ma vérité
Mon aurore et ma santé,
Toutes les Muses vivantes !

# Désastre

Une forêt d'anges
Sonne et marche : c'est un orgue.
Des brouillards se fendent
Sur toute ma ville en loques.

Dieu ! le triste corps
Entre ces murs, sous ces cordes !
Décombres. Décors.
Remettons la mort en ordre.

A moi ! Cité nue,
Comme une mère tarie
Qu'écrase la vie,

A moi ! Ville mal vaincue
Jaillissez au jour !
— Je vous sauve par l'amour

# Mort d'un Dieu

On meurt dans la pluie.
La Douleur du Nord
Aime ce décor
En saisons pourries.

Pégase y est mort
Une nuit de pluie.
Pourquoi, Poésie,
Ce cri vers le Nord?

Les ailes cassées
Dans des cheminées
Saigne l'ange lourd :

O ville épuisée
Qui t'es couronnée
Du corps de l'Amour.

# Connaissance de l'ivresse

O douleur chevelue adossée au comptoir
Du vieux cabaret ou je fume
Belle dame dorée emprisonnant le soir
Dans cette lyre qui s'allume :

Dans la flute de Pan que forment rayonnantes
Les limonades, les liqueurs,
A l'aimable madère et aux honteuses menthes
Vos yeux empruntent des couleurs.

Madame ma douleur d'alcool auréolée
Lève de paresseuses mains :
Reverrons-nous enfin ce corps dans la fumée?

— Cependant qu'aux lueurs du vin
Une Muse déjà mortellement blessée
S'enivre et hurle comme un chien.

# Sarah

Paysage contre l'auto :
Quelle figure gigantesque !
— Ce paysage rit tout haut.
Il me reste un rôle grotesque.

La peur me caresse les cuisses,
(Cette amazone aux mains de cuir)
Je suis nu sous plusieurs pelisses
Que ta honte me fait plaisir !

Comme envahi par le génie
Autour de toi, fille, incendie,
Tourne un pays passionné.

L'amour dore, cuit ton visage :
Et tu le rouvres ensanglanté
Aux morsures du paysage !

# Guérison

Le gazon nourri des vertes banlieues,
Ma forêt d'amour aux chemins vernis,
Sont tout pénétrés d'une pâte bleue
— D'un azur solide ou planter des nids.

Fuyons les pays que leur gloire encombre
(Quel désert superbe on ferait ici)
Nous irons au bois fouler le décombre
De tout ce laurier cher à mes amis

Il faut mettre au vert notre poétique.
Ne te grise plus de métaphysique,
Laisse épanouir ton corps triomphant.

Tout s'arrangera si tu es bien ivre !
Muse des taillis qui ris de mes livres,
Allons dans les bois te faire un enfant.

# Le retour de la Muse

Des roses sèches, du tabac et de la pluie.
Voici que je vous tiens mon terrible plaisir !
Une odeur de cuir neuf enveloppe mes livres;
Chantons mes volontés mes papillons de nuit.

Grand dieu, quelle paresse ! Erato, lourde fille
Cuve dans un fauteuil le soleil de ses vignes.
Je la cravache avec les cordes de la lyre :
Et regardez danser ma Muse au vaste cri !

Dans le chant de l'averse et des feuilles, plus vite,
Tourne, corps musical de la déesse vide.

Plus vite ! Je te hais pour tes gencives rousses,
Folle, je me nourris de ta folle fatigue !
Quand je rouvre tes dents pour y chercher ma vie
L'eau amère du chant me remonte à la bouche.

Assez ! Viens dans mes bras, ressuscitons encore :
Je serre contre moi toute Erato sonore.

# Mon Pays

La Ville est dans ma chambre :
Ce fauteuil est un port.
Avez-vous vu mes lampes
Mes mâts et mes bateaux ?

Le tabac et les vagues
Chantantes du ciel noir,
Le jeu, le bruit des algues
Aux vitres, mes miroirs,

Tout m'y plaît, m'y agrée :
J'y respire un bon air
Léger comme un beau vers.

O ville ravagée
Restez dans ma maison
Qui n'a qu'une saison.

# Équilibre

Mer aux dunes mélangée
Toute la lie argentée
Qu'une atmosphère agitée
Laisse aller de son cristal —,
Tu représentes ma vie
A toute autre réunie
— Quand la paix est rétablie
Dans ton règne occidental.

Sombre pin, bête brûlée,
Forte forme déroulée
Sur la campagne salée
Et calme comme un canal,
— Tu es ma philosophie
Aujourd'hui pure et unie
Mais demain tout envahie
Par un délire fatal.

Mer aux arbres parallèle,
Forêt maritime, telle
Qu'un peuple cuirassé d'or,
Sagesse — la plus réelle —,
Ou cette vie infidèle,
Il faut y perdre un trésor.

Choisis, décide ! — Ou resserre
Le nœud qui te désespère :
Adore-toi dans ton corps.
— Ceux qui brûlent leurs navires
Ceux qui détruisent leurs lyres
Se retrouvent à ce port.

*« Dieux terrestres glissant sur le pavé des villes*
*Nous poursuivrons le jour de nos pas inutiles,*
*Encore...*

*Simon SENNE*

# III

# Le chant de la pluie

Que le poète sorte et joue :
Il n'est pas de Ville sans pluie.
Dans l'air humide je secoue
La cendre de mes poésies.

Il s'agit de *vivre*. — Vraiment?
Criez : " Je suis seul ! Je vois clair "
Mais que scintillent gravement
Le ciel, notre route, l'hiver...

— Ouvrez les yeux : il est Minuit
C'est ma sagesse qui gémit.

# Le chant des rues

Ami de la Cité; que tu es sédentaire. —
Ensemble allons revoir toute ma ville amère
Comme une fiancée.

Bonjour, brouillard chéri, eau vive des vitrines,
Arbres ! Lampes ! Chemins ! Terre folle et divine
Aux feuillages blessés.

Je te salue o Monde avec ma solitude.
Hélas, je vous salue esprit des multitudes,
Amour désespéré...

# Indulgence des Parques

Pour ma sœur aux grands yeux dont les jambes nourries
Au soupirail doré de la boulangerie
S'écartent, recevant dans toute sa chaleur,
Odeur du pain chéri, votre sombre douceur;

Pour cette autre — qui vint de places plus honteuses
Secouer à son bras un voile d'eaux fumeuses
(Afin qu'il se reprenne à ce jeu méprisé)
Sur notre amour lui-même, ignorant et brisé;

Pour cette autre — adorant une ombre délectable
Et le sel de ses jours éperdu sur le sable —
Plus pure que ses sœurs — plus inhumaine, hélas!
Pour les Parques chantons, nos fruits entre les bras.

— Mais qu'on enseigne aux Dieux le charme de la Vie,
Et laissez mourir seuls ceux qui ont cette envie.

# Les Dieux dans la Ville

(5 haï-kaïs)

Sous des fruits glacés
Bacchus rit à belles dents :
Il se rafraîchit.

Cœur battant. Cœur trouble.
Eros aime les faubourgs
Les tonnelles grises.

Que c'est imprudent !
Pandore ouvre son corsage.
Maints péchés battent des ailes —
— Serre dans tes bras
Une volante espérance...

Jeunes femmes rousses
Pourquoi ce sourire épars ?
— Mais c'étaient les Parques.

Honorons les dieux :
Cette neige dans ma ville
Est à leur image.

# Déclaration du fantassin

Soldat d'infanterie, fiancé de la terre,
Ainsi que sous le poil une tête profonde,
Ton corps a reconnu son bien dans la bruyère :
D'une main tu saisis comme la terre est ronde.

Vieille amour, chose humaine et composée de morts,
Je me suis consolé de toi, semblable aux femmes
On n'est pas tout les jours si paisiblement fort
— Et que ma pauvreté me mêle au paysage. —

Que tous ces fusils neufs sont beaux dans les épines !
La terre tourne. Vénus marche sur la Campine;
Elle apporte aux soldats le pain bis et le lait.

— Mon ventre sur le tien, nos cœurs en équilibre —
Vers onze heures le ciel nous tomba sur le dos :
Nous fûmes fortement unis par ce fardeau.

MUSÉE DE LA LITTÉRATURE

# Les saisons de Bruxelles

## RUINE

Flamme, église de fer, tombeau, bois de la Cambre !
Toutes les îles d'or que tu fis en Novembre
S'effondrent d'un seul coup par le glaive rouillé
Que brandissent les dieux sur ton front dépouillé.

Ainsi mes passions ont perdu leur chaleur.
Il leur parle, je les attends comme un voleur :
Orgueil reconnais-moi ! Toi, Sagesse inhumaine !
— Vous riez sans répondre au milieu de vos chaînes.

## AVALANCHE

Admirez-moi, Mademoiselle.
— Rousse comme un violoncelle,
Pure comme un verre de sang —
Mais, dieu ! ce pas éblouissant
— Ou cette aile qui se délivre !

— C'est une explosion de givre.

## SIESTE

Quelle joie o poirier fleuri comme un jet d'eau !
Terre-à-toucher. Herbe-où-s'étendre. Temps-à-perdre.
Muses partagez-vous mes roses et mon pain :
Nous avons bien gagné ce petit intermède.

## SANTÉ

Je marchais au milieu de choses mal unies,
Demandant à l'été la raison de mes pas.
— Ne puis-je enfin chanter sans y perdre la vie?
— Mes amours quand je ris ne me connaissent pas.

Beau jour sobre et profond comme un marbre sauvage,
Que vos angles dorés m'cnt donné de secours !
Tant de perfection fait aimer son ouvrage.
Tant de limpidité détourne de l'amour.

# XIV petits airs pour un cortège païen

I

Voyez ces roses, bonshommes :
Un dieu est leur jardinier.
Mais à peine se consomme
Une nuit de mon été :

EROS ouvre mes fenêtres
C'est le plus savant des maîtres.

II

VÉNUS ! Tu sors de la mer
Sur la plage de mes vers.

III

Mais si le grand PAN est mort
Poète, ou est votre port ?

IV

Toi qui cours dans les rochers !
— Prends les flèches, le sourire,
Et le vertueux délire
De la reine des archers :

C'est DIANE la vivante
Qui a la mort pour suivante.

V

Foi ! Tu lèves du coffret
Dont PANDORE eut le secret.

VI

Nous chantons. Le monde est nu,
C'est un enfant de la lyre.
Mais l'azur bat et soupire
Comme un sein souvent ému,

Cependant que l'on déchire
ORPHÉE du mortel empire.

VII

Ce bûcher roulant de l'or
Et des cendres, qu'il éclate.
Un lion y tord ses pattes,
C'est prier en vain la mort :

Ces feux même te déploient
Vieil HERCULE, dieu des Joies.

VIII

APOLLON ! J'entends claquer
Ta cravache sur l'été.

IV

Toi ! le soleil te ligotte
Au tronc jaune de mes bois.
Crie, ou saigne, rude voix !
— Déjà le sang y grelotte.

MARSYAS retombe et pend
A son gibet verdoyant.

X

PÉGASE ? — il descend chercher
Un homme avec qui jouer.

XI

Evohé ! les dieux renversent
Leurs outres, leurs vérités :
Buvons au ciel enflammé
La miraculeuse averse !

Et BACCHUS beau comme un loup
Bondit au milieu de nous.

XII

Toi qu'une gerbe de blé
Représente secourable,
Aux champs plus beaux que des tables
Dispose tes biens dorés.

CÉRÈS cuit le pain d'un sage
Qu'elle a fait à son image.

XIII

PROMÉTHÉE en souriant
Parle et vit baigné de sang.

XIV

Plus fidèle que la vie
Que fais-tu dans ma maison.
— Ne dis rien, tu as raison,
Nourris-toi de poésie.

— Il n'est pas bien de toucher
Au silence de PSYCHÉ.

# Construction

Sortons. J'ai entendu des Dryades profondes,
Lamentantes redire aux hommes de l'été
(Comme de grandes eaux amoureuses qui grondent)
Quel amour il faudrait à leur avidité.

Est-ce vous sur ce banc ma Muse vagabonde,
Coudes au corps, les mains ouvertes, l'air brisé?
Je garde aux dents le goût de vos fourrures blondes,
Je me noue à vos bras, lierre, dieu naufragé.

Bruxelles réjouit d'un amour tendre et terne
Ses faubourgs bourdonnants ainsi que des citernes.
Moi je me crée une Eve avec solennité.

Cette épouse est debout et mes lampes s'enflamment!
Viens, toi que forme seule entre toutes les femmes
L'équilibre sans fin d'un poème achevé.

*A ce travail passe une vie*
*Mais je cherche de rue en rue*
*Le beau et clair et vieux visage*
*D'une amitié pleine de ruses...*
*O.-J. P.*

# IV

# L'école de l'amitié

Veux-tu apprendre à sourire ?
— Moi je sonne de la lyre
Là où, comme des lauriers,
D'un réverbère mouillé
Se détache la lumière
Et la dépouille légère
De maint périssable été
— Sous le souffle de Daphné
Que dissimulent les branches
D'une aurore toute blanche.
— Moi je sonne de la lyre,
Veux-tu apprendre à sourire ?

— Ami Jean, oui, mon aîné,
Enseigne-moi l'amitié.

(Je tiens son coude docile,
L'aile d'un ange plumé.
Comme il est maigre et léger !
Que parler est difficile.)

— Sourit-on les yeux fermés ?
Les doigts, les genoux serrés ?
N'est-ce pas une souffrance ?
Un sourire est-il pieux ?
Dénouerais-je mes cheveux ?

— Non. Mais garde le silence.
Viens connaître la blessure
Des hommes, le cri d'orgueil

Même d'un amour en deuil,
Le cœur noir de la Nature,
Et au fond de nos cercueils
Dieu qui s'ouvre comme un œil.

Mais elle : — Brise ta lyre,
Ces chants sont d'un écolier.
Tu n'as pas désespéré,
Comment saurais-tu sourire?

# Petite fable

Au hasard de l'Océan
D'une dune et de la digue :
Un poète, sa fatigue,
Une fille sans argent.

Que chanter ? Le sable oblique
Sa moisson d'algues, flottant
Sur les dunes, sur la digue,
Et mêlée à l'Océan.

Rien ! ni rire ! d'attrayant
Pour ces voyageurs lyriques
Tous acteurs et tout public,
Fille, poète, et leurs chants
— Qu'on les donne à l'Océan.

# Roman pour tous les jours

I

Bonjour Marie : la danse tourne
Sur un parquet silencieux.
Pour me donner tes lourdes lèvres
Relève ces petits cheveux.

(Servante de mes poésies,
Aussi agréable que l'air,
Si ta beauté est incertaine
Il ne faut pas en avoir l'air.)

II

Dactylographe ma payse
Bruxelloise au cœur familier,
Pour me plaire il faudra quitter
Ce chapeau garni de cerises.

Verse dans ton verre mon vin
(Ton verre, comme un lys gelé)
Bois le sang du lys, cet automne,
Les bruits du bal et mes baisers.

III

Oui, tu es une sainte en croix
Marie aux dents fortes et pures;
J'ai vu, j'ai vu tes pauvres mains
Sous le plaisir où tu murmures.

Cette rue est à nous où crie
Une haute nuit tourmentée;
Tu es prise dans mes chansons
Et par le gaz auréolée.

IV

Tout pénétrés de joie ou d'ombre
Ah ! nous sommes un arbre étrange.
Ces fruits profonds de sang et d'eau
Désaltèrent aussi les anges.

Moi le bonheur, la violence,
Toutes les sèves de l'amour ;
Toi, le silence, le désir,
Notre feuillage unique et sourd.

V

Balançons-nous dans les rayons
De la lune, d'octobre calme.
Mes caresses ont moissonné
Tes bouquets immenses de palmes.

Ne dis plus rien mais au revoir !
Vivent les sommeils de ma ville,
Et vous, anges, chasseurs de joie
Enchanterez ce corps tranquille.

# Trois billets à trois amis

## I. — DÉDICACE

*A R. De G.*

Rien — qu'un paysage pris
Page vide, pure estampe,
Entre tes yeux et la lampe
Seule à lui donner du prix,

Rien qu'un déchirant esprit
De neige et de solitude,
Mes chants que tu as surpris
Par une amicale étude,

Ces feux ! qui devaient dorer
L'aile de ma poésie,
Cendres ne lui ont laissé
Que les ombres de sa vie,

Rien ! mais tout à commencer
Sous les rires de Janvier.

## II. — INVITATION

*A Max H. P.*

Froide vie en désordre
  Comme une forêt
Obéissons à l'ordre
  Du cher cabaret

Dont notre frère épuise
  Les vives liqueurs.
Là le sage vous prise,
  Pipes de couleurs.

— Bonjour, c'est l'hiver.
— Echangeons, cher poète,
  Tes chagrins, mes vers.

  — Buvons du café ;
Tu vois : c'est une fête.
  — Moquons-nous du passé.

## III. — CONFESSION

*A R. Gr.*

Ange rude et malin, mon doux ange anarchiste,
Qui te penches la nuit sur des textes amers,
Il faut te dire enfin que mes frères résistent
Au pacifique espoir qui passe dans mes vers.

Je ne veux plus sourire à ces hommes sans ailes :
Marchons avec prudence, ange, parlons plus bas.
Ton frère le poète est triste et infidèle,
Il chante — et il étouffe un enfant dans ses bras.

Hélas ! j'ai trop connu mon enfant ! cette vie
Maigre, toute glacée, est ma poésie?
Ne saurais-je arracher autre chose de moi?

Où aller? Je ne puis me taire, suis-je un sage?
— Mais ayant désiré des flots et des voyages,
Je cours, je vois la mer ! — Je ne m'embarque pas.

# Les yeux clairs

Et me plaindrais-je longtemps
Sur les genoux de la Muse?
O honte ! ma lyre chante
Quand on pleure dans ses cordes.

Gloire, bel arbre stérile,
Un poète prend sa hache,
Il t'abat dans son jardin.
Tu y fais un feu superbe !

— Que j'ai inventé de rêves
Pour ne pas aimer mon corps...
C'est l'heure de parler clair,
Les oiseaux me l'ont appris :

Je regarde dans vos yeux
Tout un dessin de ma vie,
Ah !
    Si simple et si léger
Qu'il me donne le vertige...

# La victoire

L'œil terrible d'un dieu s'est ouvert à mon front :
Que je vois bien la vie au fond de ma blessure !
Et comme un loup marqué de honteuses morsures,
Je porte, clair regard, le faix de tes rayons.

— J'ai cherché ma patrie avec sincérité
Dans ses villes, son ciel, ses champs et ses navires.
— Mais rien ne vaut la chambre ou je fais de ma lyre
Le silence pleuvoir avec limpidité.

## FIN

## DE NOTRE MÈRE LA VILLE

*A Bruxelles et en Flandre*
*Décembre 1920 - Mars 1922*

# TABLE

## I


Pages

Dédicace du poète à ses amis . . . . . 7
La source. . . . . 13
Chute . . . . . 15
Les poètes sont en paix . . . . . 17
Le sage humilié . . . . . 19
J'ai bu du rhum . . . . . 21
Mon corps . . . . . 23
Art poétique. . . . . 25
Découverte de l'évidence . . . . . 27


## II


Cantique de l'enfant prodigue . . . . . 31
Désastre . . . . . 33
Mort d'un dieu. . . . . 35
Connaissance de l'ivresse . . . . . 37
Sarah . . . . . 39
Guérison . . . . . 41
Le retour de la Muse . . . . . 43
Mon pays. . . . . 45
Equilibre . . . . . 47


## III


Le chant de la pluie. . . . . 51
Le chant des Rues . . . . . 53
Indulgence des Parques. . . . . 55
Les dieux dans la Ville. . . . . 57
Déclaration du fantassin . . . . . 59
Les Saisons de Bruxelles . . . . . 61
Ruine . . . . . 61
Avalanche . . . . . 61
Sieste . . . . . 61
Santé . . . . . 62
Quatorze petits airs pour un cortège païen . . . 63
Construction. . . . . 67

IV

L'école de l'amitié. . . . . 71
Petite fable . . . . . 73
Roman pour tous les jours . . . . . 75
Trois billets à trois amis . . . . . 77
Dédicace. . . . . 77
Invitation . . . . . 78
Confession . . . . . 79
Les yeux clairs. . . . . 81
La Victoire . . . . . 83

4, RUE DE BERLAIMONT